

# SOMMAIRE

## NOUVELLES

	Pages
<b>La Course</b> .....	<b>7</b>
de Rachid Mimouni. <b>L'école communale</b> .	
.....	<b>35</b>
de Djamal Amrani.	

## POEMES Le solfège d'un grand

<b>amour</b> .....	<b>49</b>
i de Mohamed Attaf. A <b>perpétuité</b> . .	
.....	<b>51</b>
de Mohamed Attaf. La <b>terra</b> . .	
.....	<b>53</b>
de Djamal Amrani.	
Vision et <b>réalité</b> .....	<b>57</b>
de Chakib Hamada.	
Question <b>de droit</b> .....	<b>59</b>
de Rabah Kerouaz. Poursuite . .	
.....	<b>61</b>
Destinée . . . . .	<b>61</b>
Le nomade . . . . .	<b>62</b>
<b>Amours blessés</b> . . . . .	<b>62</b>
<b>Che Geyara</b> .....	<b>62</b>
<b>Mon rêve</b> .....	<b>63</b>
de Fayçal Bennoui.	

# NOUVELLES

**rachid mimouni**

## **LA COURSE**

— Tu vois petite, là-bas près du puits, la fille aux longs cheveux ? Va lui dire que Amokrane l'aime et voudrait l'épouser. La petite enfant s'élança à petits pas menus en direction du puits.

La jeune fille l'écouta un instant, leva son regard en direction du garçon, ébaucha un sybillin sourire, se drapa dans son châle, ajusta sa cruche sur son épaule et se mit à gravir lentement le sentier à flanc de montagne qui menait vers le village.

— Tu vis dans la lune. Amokrane, redescends sur terre.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu n'épouserai jamais cette fille. As-tu oublié que tu n'es que le fils d'un berger et berger toi-même ? Et qu'elle est la fille du plus riche homme de ce douar ? Oublie-tu que tu ne possèdes en tout et pour tout qu'une vieille bicoque et une chèvre et que ton père gardait les troupeaux de celui dont tu veux épouser la fille ?

— Oublie-tu que déjà nombre de prétendants s'avancent, que déjà nombre d'intrigues se nouent et se dénouent dans les sombres veillées à propos de la belle Houria ?

— Peut-être, mais je suis sûr que de tous ces vaniteux incapables je reste celui qu'elle préfère dans le fond de son cœur. Je ne suis certes qu'un fils de berger, berger moi-même.

Mais le jour du Mouloud. nul ne peut porter comme moi avec tant de superbe l'ample burnous blanc, nul ne possède mon altièrè allure.

Dans toute la région, je n'ai rencontré de cavalier plus fier ni plus intrépide que moi. Crois-tu que cela ne compte pas ?

— Certes, tout cela est vrai. Ta réputation de cavalier émérite est allée bien loin, au delà de ces montagnes et tu es un magnifique garçon.

Mais dans cette affaire tu sais bien que ce n'est pas son goût qui primera. Son père est la plus grande personnalité de ce douar, et il a bien des soucis.

— Dans deux semaines, c'est le Mouloud. Je leur prouverai alors que je suis et reste l'intrépide Amokrane.

— Tu veux participer à la course ?

— Oui.

— Tu n'as aucune chance.

— Et pourquoi donc ? Ne suis-je pas le meilleur cavalier à vingt lieues à la ronde ?

— Certes, cela est incontestable. Et un cavalier de ton envergure peut beaucoup, mais la bête compte pour beaucoup aussi. Tu n'as pas l'intention de participer à la course avec ton vieux cheval plein de rhumatismes ?

— Non.

— Alors ?

— Alors je trouverai le coursier digne de moi.

— Un cheval de race coûte bien cher.

— Je n'ai pas l'intention d'en acheter.

— Explique-moi ce que tu as derrière la tête.

— Je pense au « cheval blanc ».

— Le cheval sauvage de la région, le chef du troupeau que l'on rencontre parfois dans les montagnes ? Non vraiment, mon ami. tu n'as plus toute ta raison.,

L'étalon blanc possédait sa légende.

Chef d'un troupeau de chevaux sauvages qui vivait dans les montagnes avoisinantes, le fier coursier, avait fait pâlir d'envie tous ceux qui avaient pu l'approcher. Bien des hommes se promirent d'en faire leur possession. Tous revinrent bredouilles jurant que cette bête avait contrat lié avec le diable. Bientôt ce furent de véritables expéditions qu'on organisa pour capturer la bête.

Mais en dépit de ces tentatives, le magnifique étalon restait impunément libre.

Parfois, il abandonnait son troupeau, pour chevaucher seul à travers les montagnes. On le voyait de temps en temps observer de loin le village, du sommet d'une colline. Un hennissement, puis la bête s'élance à nouveau et disparaît.

Un jour, des hommes, dépités de n'avoir pu le capturer malgré leurs nombreuses tentatives, l'accablèrent dans un cul de sac et déchargèrent sur lui leurs fusils. L'animal fut touché, tomba et se releva à deux reprises ; ce que voyant, le troupeau fit volte face et fonça sur les cavaliers. La confusion créée permit à la bête de se mettre hors d'atteinte des chasseurs.

Le cheval resta des mois sans paraître. On le crut mort à la suite des blessures qu'il reçut. Revenus chez eux, les chasseurs se sentaient envahis d'un étrange malaise. Le troupeau continua à errer dans la montagne, désespéré, incapable de trouver successeur à l'indiscutable seigneur qui le menait autrefois vers les verts pâturages, déjouant avec aisance toutes les ruses des chasseurs de chevaux, leurs mortels ennemis.

N'étant plus là pour éviter à ses compagnons toutes les traîtrises, dont ils faisaient l'objet, beaucoup parmi eux tombèrent dans les pièges tendus. Alors, par sécurité, les rescapés s'éloignèrent des vallées où poussait l'herbe verte pour s'engager dans les flancs escarpés des montagnes rocheuses où celle-ci était rare et dure.

Le troupeau se mit à dépérir lentement, en butte à la faim, à la maladie et aux chasseurs de chevaux.

Mais un jour, à la tombée de la nuit, on entendit un long hennissement, et on vit là-haut, à contre jour au sommet de la colline, flotter l'incomparable crinière de

l'étalon blanc. Il était vivant ! Et la légende s'empara de l'histoire.

Le coursier restait libre, comme le vent du désert. Inaccessible et seigneurial. Il reprit la tête de son troupeau.

— Dis-lui, mère, dis-lui que dans vingt ans je serai libre. Dans vingt ans. Libre d'écumer le printemps, et de boire dans les prés la rosée du matin. Condamné pour une fausse cause, je purge aujourd'hui la peine d'un crime que nul n'a osé révéler : le droit du vainqueur à disposer du vaincu.

Le vainqueur s'érige en juge, et son crime devenu loi, condamne le vaincu.

Suprême mépris, je deviens aujourd'hui condamné de droit commun et les fils des anciens forçats français patrouillent dans les couloirs. A vingt ans, à mon tour. je devais prendre possession de l'héritage empoisonné.

Je me souviens de mon père.

Mon père, plus grand que son destin, livré à son immense combat intérieur qui ne lui laissait jamais aucun répit, et auquel nous assistons, ma mère et moi, silencieux et impuissants.

Mon père, fine plume, et dont les écrits sont aujourd'hui encore considérés parmi les plus purs joyaux de la poésie arabe.

Il parlait aussi bien l'autre langue, mais mettait son point d'honneur à ne jamais s'exprimer que dans la sienne. Et dans les nombreuses délégations à l'Etranger qu'il dirigeait, il exigeait des interprètes d'arabe et c'est en arabe qu'il s'adressait à ses hôtes.

Je le vois encore ,Uvré à lui-même, dans ses longues promenades quotidiennes où il n'avait jamais accepté d'autre présence que la mienne. Et je le suivais, silencieux et distrait, sans comprendre un traître mot à ses harangues, parfois désabusées et parfois violentes, qu'il avait l'air de vouloir m'adresser. Mais nous étions déjà séparés à la base.

Il me parlait Arabe.

Je ne comprenais que le Français.

Je me rappelle un soir d'automne où il faisait grand vent. Mon père marchait plus vite que de coutume. J'avais beaucoup de peine à le suivre. Il me fallait souvent courir pour le rattraper.

Nous nous étions éloignés plus que d'habitude et déjà l'obscurité envahissait la campagne à l'entour. Le vent hurlait dans les arbres. J'avais l'impression très nette que mon père atteignait au paroxysme de l'excitation qui l'habitait depuis quelques jours. Soudain, il s'arrêta, s'agenouilla près de moi, me saisit aux épaules et me fixa longuement.

Ses cheveux, défaits par le vent ,lui cachaient la moitié du visage.

— Comprends-tu ? Un jour, il vous faudra réinventer l'Histoire.

Pour la première fois 41 m'adressait la parole en Français.

— L'aristocratie algérienne est foutue. Elle vient de livrer son dernier combat. Elle vient de le perdre.

Je me souviens d'une très belle histoire. Une histoire d'amour et de mort.

Amokrane s'était juré de capturer le cheval blanc et de gagner la course du Mouloud.

Etrange course en vérité. Sans but, sans lois, sans prix, sans rime ni raison.

Terrible course, violente et libre, s'amusant avec la mort, exutoire où les fils des vaincus déversaient leur trop plein de violence. Stupide course, où les descendants des guerriers semblaient retrouver, en une enivrante illusion, les gestes de leurs ancêtres, aujourd'hui dépouillés de l'expression de la vitalité d'une race libre.

Mais aujourd'hui, au grand soleil, le vainqueur pavoise.

Amokrane se leva à l'aube, sella son cheval et s'enfonça dans les montagnes à la recherche du troupeau sauvage.

Il chevaucha toute la journée, de vallée en vallée, cherchant les points de pâturage du troupeau, et suivant à la trace les chemins que ce dernier empruntait.

Mais le troupeau demeurait introuvable et le cheval blanc invisible. Ce n'est qu'à la tombée du deuxième jour, après avoir franchi un petit monticule qu'Amokrane se trouva brusquement devant celui qu'il cherchait depuis si longtemps.

Loin derrière, se trouvait le reste du troupeau.

A l'apparition de l'homme, un long frémissement parcourut le corps du cheval. Puis il demeura immobile à observer le cavalier.

Amokrane avait déjà eu l'occasion d'apercevoir le cheval de loin en loin. Mais à le voir de si près, il ne put retenir une exclamation devant la superbe allure du seigneur des montagnes.

Dans un port de noblesse innée, l'incomparable coursier se tenait devant lui, immobile et fier.

La stature et l'élégance de l'homme n'avaient rien à envier à celle de la bête.

Et les deux adversaires, face à face, semblaient se mesurer du regard. Puis l'homme bougea.

— Non, mon gaillard, trop fourbu ce soir pour engager le combat. A demain, mon beau !

C'est le lendemain, à l'aube, que l'homme et la bête engagèrent le combat.

Le troupeau se trouvait toujours au fond de la vallée, son chef légèrement à l'écart, sur un petit monticule. Amokrane sella son cheval, l'enfourcha et fonça vers le coursier.

Celui-ci, crinière au vent regardait tranquillement venir, sans s'émouvoir. Un instant même, il se remit à brouter, ignorant en un suprême dédain le cavalier qui

fondait sur lui à toute allure. Enfin il leva la tête, lança un hennissement et partit ventre à terre. Et la poursuite commença. Amokrane se rapprochait insensiblement de la bête, mais celle-ci de nouveau accéléra l'allure et la distance se remit à grandir. A ce jeu-là l'animal était trop fort et ne courait aucun risque. Amokrane ne tarda pas à s'en apercevoir. Alors il ralentit et finit par s'arrêter.

— Non, mon beau, si tu permets nous allons engager différemment la lutte. Je n'ai aucune chance à ce jeu-là.

Et ce fut un combat sans merci. Le chasseur utilisait des ruses d'indien pour arriver à capturer le cheval. Mais à chaque fois, celui-ci arrivait à déjouer les plans et éviter les pièges tendus.

Mais l'homme était tenace, persévérant et rusé.

Et le chef du troupeau ne pouvait se résoudre à fuir hors de portée de l'homme en abandonnant ses bêtes. Et le troupeau ne pouvait échapper au cavalier.

Alors le jeu devenait plus serré et les pièges de plus en plus dangereux, de plus en plus difficiles à éviter. A plusieurs reprises déjà, la bête avait failli être capturée, seul le sursaut du désespoir arrivant encore à la sauver.

Indubitablement, au fil des jours, la lutte tournait à l'avantage de l'homme qui devenait plus pressant et plus dangereux. L'animal n'avait aucun répit.

Cependant, quelque temps après, l'étreinte sembla se relâcher. L'homme ne se montra pas durant plusieurs jours.

Lassé, avait-il fini par abandonner le combat ?

Mais le coursier demeurait aux aguets, redoutant quelque nouvelle traîtrise. Il n'arrêtait pas de courir autour du troupeau, cherchant à deviner les intentions de l'homme.

Mais celui-ci demeurait invisible.

Le jour de la grande course arriva. C'était la veille du Mouloud. Au soleil couchant, les participants se trouvaient rassemblés à l'entrée du village, attendant le signal du départ. Il étaient onze.

Les plus fameux cavaliers que puissent compter ces régions, de jeunes et superbes mâles, dans la force de l'âge, se tenaient côte à côte et souriants. Grandis au milieu des montagnes et des chevaux, depuis leur plus tendre jeunesse ils rêvaient de pouvoir participer un jour à cette course légendaire, le seul acte qui put les sacrer définitivement hommes et par-là même leur permettre tous les espoirs. C'est parmi eux que se recrutaient les futurs chefs de tribus. Nul père ne peut refuser la main de sa fille à pareil vainqueur.

Et les plus fières têtes étaient là, réunies, dans l'attente du départ.

Dans le silence qui règne un instant devant l'imminence du départ, le souvenir d'Amokrane semblait planer.

On se remémora un instant les prouesses de cet audacieux cavalier qui comptait tant participer à cette course. Mais le légendaire coursier blanc aura sans doute eu raison de lui.

Soudain, on entendit au loin un bruit de galop. Et Amokrane déboucha brusquement, chevauchant le fier étalon.

Un cri de stupeur et d'admiration parcourut la foule. Amokrane se tenait devant eux, monté sur l'incomparable coursier qui piaffait de fureur.

Le disque cuivré du soleil disparut derrière la montagne. Les cavaliers s'élancèrent.

Depuis longtemps déjà durait la course folle. Les cavaliers en sueur faisaient corps avec leurs bêtes plus ruisselantes encore et les excitaient du geste et de la voix. Et sans relever la tête, à la faible clarté lunaire, hommes et bêtes se poursuivaient à travers les montagnes parmi les rochers et les ornières qui pouvaient surgir à chaque pas, et provoquer la chute fatale.

Et les huit cavaliers poursuivaient la course effrénée. Quatre avaient déjà trébuché, sans espoir de se relever. Le surlendemain, des hommes passeront ramasser les blessés et les morts. Mais la course continuait toujours. Course sans aucune loi ni règle, où l'ensemble se pliait à la volonté

du cavalier de tête qui pouvait les mener où bon lui semblait, sans aucun itinéraire préétabli. Et dans leur immense fierté de mâles fougueux, les successifs meneurs s'ingéniaient à rallonger le trajet et à les entraîner vers des chemins toujours plus dangereux où la mort les guettait à chacun de leur pas.

Les fils des guerriers vaincus savouraient l'enivrant espoir d'une mort brutale, et retrouvant les gestes de leurs ancêtres, avaient l'illusion de reprendre à leur compte le combat séculaire pour le mener, en prestigieux vainqueurs, à son inévitable terme.

Mais le mirage ne durait qu'un instant. Et les mâles frustrés retrouvaient au fond de leur bouche le goût du combat qui leur était refusé. L'image de la vanité et de l'insensé de leur course comme de leur vie décuplant leur rage, les cavaliers se courbaient à nouveau sur leur bête et fondaient de plus belle dans la nuit, à la recherche d'une mort qui signifierait la fin de leurs tourmente.

— Comprends-tu ? Un jour, il faudra réinventer l'Histoire. Aujourd'hui, pour m'entendre avec mon fils, il me faut utiliser la langue du vainqueur. Cette langue dans laquelle nous ressentons toujours cette difficulté première de l'expression de consonnances inhabituelles, et de la réalité nôtre qui se cabre et refuse de se laisser cerner par le mot étranger. Et de guerre lasse, l'écrivain finira par tomber dans les clichés et les expressions toutes faites.

La littérature algérienne d'expression française n'est qu'un immense canular.

C'est une hérésie, un non-sens.

Songe à l'autre langue, millénaire, née dans l'immensité d'un autre désert, dont elle devait prendre la force et la majesté. C'est la langue des grands espaces et elle ne pouvait que s'épanouir dans un pays comme le nôtre.

Un jour, il vous faudra retrouver le goût de ces sons amis, du verbe majestueux et de la phrase qui se déploie d'elle-même, parce que **conçue** au plus profond de nos entrailles.

L'aristocratie algérienne, détentrice de la langue et de ses enseignements millénaires, pouvait gagner le combat. Aujourd'hui, a sonné son glas,

Elle a perdu. Elle a

tout perdu.

L'ennemi est terrible. Sa constante tactique a consisté à placer le combat dans un domaine choisi par lui et dans lequel il excellait : la politique.

Et aujourd'hui, il triomphe sur toute la ligne.

Les soit disantes réunions politiques sont aujourd'hui le prétexte à de somptueux repas et à des beuveries qui durent jusqu'à l'aube où les quelques réticences sont noyées dans des flots de Champagne.

Voilà à quoi se résume en fait l'activité de ces hommes. Ces réunions, « hautement secrètes et clandestines » se tiennent en vérité sous l'œil bienveillant de la police et alternent avec les voyages outre-Méditerranée, dans le prestigieux berceau de la civilisation qui les domine. Et le vainqueur exulte en lui-même, certain de pouvoir dormir sans inquiétude.

Mais dès que l'un d'eux, écœuré par tant de déchéance, s'écarte et entreprend la lutte dangereuse, alors le véritable visage du vainqueur apparaît, avec l'arrière menace d'une mort brutale.

— Dans vingt ans je serai libre, ayant vécu la moitié de mon âge à l'ombre des geôles ennemies, vulgaire condamné de droit commun. Je me sens perdre pied lentement, comme un immense navire qui coule. Il me faut aujourd'hui déposer mon bilan et avouer l'ultime défaite d'un combat engagé à posteriori.

Tout est perdu aujourd'hui.

Jeune encore, j'héritai des mains de mon père du cadeau empoisonné, et suivant immanquablement la voie qu'il avait tracée, il me fallait reprendre à mon compte l'incessant combat, celui qui devait le mener à sa perte,

J'étais loin de posséder l'envergure de mon prestigieux père, qui était né et avait grandi au milieu de la mêlée,

déjouant avec une incroyable aisance tous les pièges tendus et chaque jour reprenant le combat, tenace, têtue, rageur.

Finalement, ôtant son masque « l'ennemi dut se résoudre, pour l'éliminer, à la liquidation physique. Et il frappa.

Ma mère ne devait jamais se remettre de la disparition de mon père. Même son fils marchant à grands pas dans la vie ne put remplacer l'image du grand disparu. Elle se retira en elle-même, devint taciturne, et se mit à errer dans un monde lunaire, silencieuse et pensive.

Mais avant de mourir, mon père avait eu le temps d'accomplir son ultime devoir et me transmettre le dernier message.

Mais le fardeau était trop lourd pour mes jeunes années et je devais tomber dans le premier piège tendu.

Ravalé au rang de crapule, je me trouvai scié, à la hase, désamorcé pour toujours.

Je me souviens de l'Ecole Normale et de ses froids hivers, où les élèves pensifs, en blouse noire, erraient sous ses hautes et glaciales galeries, ouvertes à tous vents.

Je me souviendrai toujours de ces tristes hivers quand un essaim de jeunesses n'arrivait pas à réchauffer l'atmosphère.

Ce n'est qu'avec le printemps que les Normaliens reprenaient le goût du chahut et des terribles plaisanteries qui faisaient les nuits blanches des surveillants. Cent cinquante voyous se mettaient à faire feu de toutes parts dans un incroyable débordement d'activités. Et dans leur frivole adolescence, chacun s'ingéniait à trouver des occupations nouvelles, plus intéressantes, et qui à leur tour ne tardaient pas à être délaissées au profit de quelques autres.

C'est alors que l'un d'eux eut l'idée de génie : la création d'une section théâtrale.

Je me rappelle notre professeur de Français, petite demoiselle fraîchement débarquée de sa Bretagne natale, son agrégation sous le bras. Brusquement plongée dans cet amas de joyeux lascars, elle promenait à travers les



vastes galeries ses yeux naïfs et tendres. Elle s'enthousiasma pour l'idée, puis la reprit à son compte, la présenta et la défendit avec acharnement au conseil des professeurs qui finirent par en admettre l'idée, puis l'intérêt. Et elle s'en revint l'annoncer triomphalement à ses élèves.

Elle ne devait jamais comprendre les sourires canailles qui se dessinèrent sur les faces de ses étudiants.

Le calcul du finaud devait s'avérer juste.

Le théâtre est la représentation, plus ou moins déformée, de la vie où évoluent deux sortes de personnages : des hommes et des femmes. On ne peut faire du théâtre avec uniquement des hommes, et il ne fallait pas songer à obtenir de pareils garçons des déguisements. Conclusion : Pour pouvoir faire du théâtre, il faut trouver des filles.

Où ? L'Ecole Normale d'Institutrices était tout indiquée, d'autant plus qu'elle ne se trouvait qu'à quelques kilomètres de distance de celle de garçons.

Discrètement éclairée, la jeune professeur devait suivre de bout en bout le raisonnement et se retrouvait défendant de plus belle son projet devant la directrice de l'Ecole Normale de Filles.

Qui pourra jamais dévoiler les secrètes pensées et les profondes motivations d'une vieille fille amoureuse de ses élèves ? Toujours est-il que cette section théâtrale devait naître officiellement quelques semaines plus tard dans un cri d'enthousiasme.

Les séances de travail auraient lieu tous les jeudi après-midi, alternativement, à l'Ecole Normale d'Instituteurs et d'Institutrices. Et, exultant de joie, la réalité dépassant toutes leurs espérances, pour la première fois, les lousps entraient dans la bergerie, le pied ferme et l'œil vif.

Un jeudi après-midi, j'étais vauté au soleil sur le terre-plein qui bordait le stade de foot-ball tandis que la fameuse section théâtrale répétait dans la salle de conférence.

Une récréation les éparpilla sur le terrain de jeu.

J'apercevais, à travers mes rêveries, notre petite pro-

fesseur de Français qui flânait lentement vers moi, accompagnée de deux filles en grande discussion. Arrivée à ma hauteur, elle marqua un temps d'arrêt et m'interpella.

— Et vous, jeune homme, vous ne faites pas de théâtre ?

— Non mademoiselle.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que cela ne m'intéresse pas.

— Pourquoi cela ne vous intéresse pas ?

— Parce que cela ne présente aucun intérêt pour moi.

— Vous êtes assez étrange. La plupart des garçons comme des filles y participent.

— Ce n'est pas tant le théâtre qui les attire ; les garçons le sont uniquement par la présence des filles et vice-versa.

— Du moment que l'on peut joindre l'utile à l'agréable.

— Cela n'est pas dans mes méthodes. Quand une fille me plaît je n'ai pas à faire semblant de m'intéresser au théâtre pour pouvoir l'approcher.

— Quel prétentieux !

L'exclamation venait de l'une des filles qui accompagnait notre professeur. Un extraordinaire dédain déformait son visage. Assez joli normalement.

Elle reprit.

— Je pense que vous avez trop tendance à prêter aux autres les raisonnements de votre esprit obtus. Vous préférez passer votre temps à vous vautrer dans l'herbe. Le théâtre est une activité qui apporte une grande ouverture d'esprit.

— J'ai toujours eu la franchise d'exprimer ce que je pense. Je conviens qu'il est certaines réalités qu'il n'est pas toujours bon de dire.

— Vous êtes stupide.

— Tant qu'il vous plaira. En attendant veuillez continuer à me laisser me vautrer au soleil.

D'ailleurs je vois là-bas votre amoureux à votre recherche. Allez donc vous ouvrir mutuellement l'esprit.

— Quel goujat !

J'apprenais ma leçon d'histoire, adossé contre la porte du laboratoire de Sciences Naturelles quand un bruit mélodieux de talons féminins sur la galerie retint mon attention.

Et arrivée au bout de l'allée, la belle Monique m'apparut, l'air désespéré.

— Vous cherchez quelque chose, mademoiselle ?

— Effectivement, je voudrais rejoindre le groupe qui vient de passer par là il y a quelques minutes. Savez-vous l'endroit où il se trouve ?

— Ils travaillent dans le laboratoire de Sciences Naturelles.

— C'est ici même. Je vais vous montrer.

Une idée diabolique venait de me traverser l'esprit.

Je me levai, ouvris la porte et m'effaçai pour lui permettre d'entrer. J'actionnai la lumière dans le sombre local au moment où elle en franchissait le seuil. Elle poussa brusquement un cri de terreur et recula dans mes bras.

La plaisanterie était bien connue chez nous et classique. Elle était devenue « Normalerie ».

En franchissant le seuil, après l'éclairement de la salle, la jeune fille se trouva nez à nez avec un horrible squelette humain. Les os luisant, la face ricanante, sa cape noire sur les épaules, se tenait devant elle, vision cauchemardesque, le support des démonstrations du professeur de sciences naturelles.

Il lui fallut du temps pour reprendre ses esprits. soutenue par mes bras comblés qui enserraient peut-être un peu trop son corps charmant. Remise de sa frayeur, elle se dégagea d'un geste brusque et s'éloigna vivement, claquant ses talons.

— Espèce de goujat !

Je restai immobile après son départ, souriant à des chimères.

Le jeudi suivant, avec mes camarades, je débarquai gaillardement devant le portail de l'École Normale de filles. J'aperçus Monique, qui bronzait au soleil, assise sur les marches de l'escalier d'entrée. Je me dirigeai vers elle.

— Bonjour mademoiselle.

— Je ne saurais répondre à des goujats de votre espèce.

— Le goujat en question est venu vous formuler ses sincères regrets et vous demande de bien vouloir accepter ses humbles excuses.

— C'est trop tard, monsieur.

— Je suis sincèrement décidé à tout pour me faire pardonner.

— Je vous demande simplement de me laisser en

— Pas tant que je ne serai pas sûr de votre pardon.

— Que vous importe mon pardon ? Y tenez-vous tellement ?

— Enormément. Depuis une semaine je n'arrive plus à dormir et... enfin bref, je veux... Faut-il pour vous agréer décimer des armées entières, aller tirailler les moustaches de Satan, vous ramener la blanche lune dans un plateau d'argent ?

Je suis à vos ordres. Je suis esclave.

— Savez-vous ce qu'il vous faut faire pour avoir mon pardon ?

— Je suis tout ouïe.

— Et bien c'est très simple.

Jeudi prochain, quand nous viendrons chez vous, vous allez, en tenue de soirée et fleur à la boutonnière, devant tout le monde m'offrir un joli bouquet de rosés.

Cela vous va-t-il ?

— A merveille ! Je pourrai même pousser le dévouement jusqu'à vous emmener samedi au cinéma, ou au théâtre, pourquoi pas ?

— Ce que je vous demande suffira amplement.

— Entendu mais je me sauve, je vois venir vers vous votre amoureux et pour rien au monde je ne voudrai encourir ses foudres.

— Goujat !

Après mon coup d'éclat, la remise d'un bouquet de rosés au milieu des autres filles ébahies, je devais devenir le second soupirant de la langoureuse Monique et le dangereux rival de Garcia l'Espagnol. Je me trouvai au même plan que le descendant du forçat évadé, et qui tout fier de sa nouvelle nationalité s'appliquait scrupuleusement à ne pas rouler les r et maudissant intérieurement son nom qui le désignait d'emblée parmi les parvenus. Français à part entière, certes, mais fils d'Espagnol, n'oublie jamais d'ajouter ces ombrageux vainqueurs. A ne pas confondre.

Et il me fallait, pour la galerie, jouer le jeu, en bonne dupe, et assaillir de mes assiduités l'orgueilleuse fille, taisant les plaintes de ma sanglante ascendance.

Un jour, au coucher du soleil, je me trouvai à l'écart assis dans un coin sombre. La petite professeur de Français, passant par là, m'aperçut et s'approcha de moi.

— Alors l'amoureux, peut-on savoir l'objet de vos rêves ? Je crois qu'on le devine aisément.

Je souris.

— Vous vous trompez.

— Vraiment ?

— Oui.

— Quel est donc l'objet de vos rêveries ?

— Je n'aime pas Monique. Je n'ai jamais aimé Monique. Je ne fais que jouer un jeu stupide pour lequel on ne m'a jamais préparé. Mais ma douloureuse adolescence se laisse parfois trop envahir par la douceur d'aimer.

Et je crains d'être pris à mon propre jeu. Quelle horrible existence. Vous ne pouvez pas comprendre.

— Je le voudrais tant.

— Ma mère me disait que j'avais des yeux d'éme-raude et un rire printanier. Et je grandissais, heureux et fier entre ma mère si tendre et mon père si grand.

Je venais à la vie. J'étais fait pour la joie et l'amour, l'insouciance. J'adorais cueillir les margerites dans les prés fleuris.

Vous ne pouvez pas comprendre.

Vous voici aujourd'hui fraîchement débarquée de votre Bretagne natale sans même avoir l'impression, en arrivant ici, de fouler un sol nouveau.

Ce pays n'est pas la France.

Comment pouvez-vous un instant soupçonner les tourments d'un peuple millénaire, qui se morfond dans la défaite mais n'a jamais néanmoins perdu la lancinante espérance de renaître un jour pour recommencer son histoire ?

Comment pouvez-vous comprendre les joies et les douleurs de ces fiers et instables nomades, autrefois venus de l'aride presqu'île et qui, subjugués par le pays n'ont pu se résoudre à continuer leurs triomphales galopades.

Ce pays n'est pas la France et je n'aime pas Monique.

L'objet de mes tourments se trouve au milieu de mes montagnes natales.

Je sais une très belle histoire.

Depuis longtemps déjà durait la course folle.

Amokrane tenait la tête du groupe et menait la course à sa guise. Il entraînait les cavaliers vers des chemins toujours plus longs, toujours plus dangereux, dans une poursuite effrénée qui ne semblait jamais avoir de fin.

Mais dans la sourde rage qui le mettait aux prises avec ses rivaux par ailleurs si arrogants, Amokrane s'éver-turait à les entraîner toujours plus loin, à une allure toujours plus grande, se promettant de leur faire voir la mort, de si près qu'ils ne risqueraient jamais d'oublier cette folle course.

Ruisselants de sueur, à bout de souffle, les cavaliers suivaient néanmoins, maudissant en leur for intérieur. ce berger, monté sur un cheval sauvage et qui semblait infatigable. alors que déjà apparaissaient Les première? lueurs de l'aube.

Deux autres cavalier? avaient disparu.

Les restants continuaient, serrant d'aussi près que, possil>le Amokrane, espérant intensément la fosse prochaine qui les débarrasserait du redoutable concurrent et leur permettrait de tourner bride aussitôt en direction du douar.

Mais Amokrane semblait invulnérable, l'allure insoutenable, et les chemins de plus en plus dangereux.

Etrange course en vérité, dont le but inavoué semblait être la possession d'une blanche gazelle, Houria aux longs cheveux, l'énigmatique Houria qui déroutait toujours ses prétendants par son sybillin sourire. Etrange course en vérité, où d'un tacite accord les vaincus s'accorderont à reconnaître plus fort le vainqueur.

Au soleil levant les cavaliers apparurent à contre jour au sommet de la montagne, à l'endroit exact où ils avaient disparu.

— Ils sont cinq !

Cinq rescapés de l'infenale course, revenus des frontières de la mort et qui fonçaient vers le village, rassemblant le restant de leurs forces en un ultime effort. A bout de souffle, hagards, ayant dépassé les limites des forces humaines, ils apercevaient le village au milieu d'un brouillard confus et tendaient vers lui leur dernière volonté.

Les cinq cavaliers fonçaient vers le village en groupe compact. Alors, lançant un terrible cri et se penchant plus encore sur l'encolure de son cheval. Amokrane piqua des deux, et se mit à distancer rapidement le groupe. Le splendide coursier semblait infatigable, l'emportant à une allure effrénée, à travers champs.

Amokrane était étonné de l'étrange docilité de la bête durant toute la course. Il avait impeccablement franchi tous les obstacles, sauté les ornières, évité toutes les traîtrises du terrain qui avaient coûté la vie à plusieurs cava^ liers. En certaines passes dangereuses, un simple sursawt

du cheval eût immanquablement entraîné la chute mortelle parmi les coupantes arêtes des rochers. L'animal semblait définitivement domestiqué et Amokrane le constatait avec surprise. Il parvint à l'entrée du village, largement détaché.

Un cri de guerre marqua l'indiscutable victoire tandis que le cavalier relâchait son étreinte.

Alors, semblant faire l'écho du cri humain, un terrible hénissement jaillit, tandis que le cheval se cabrait violemment, renversant en arrière son cavalier, qui s'en alla rouler sur le sol, le cou brisé par la chute.

Le coursier attendait cet instant depuis le jour de sa capture, il n'avait jamais pu se résoudre à la défaite, à la servitude, lui qui naquit et vécut fier et libre dans ses montagnes. Il fit semblant de se soumettre, attendant l'instant propice pour reprendre sa liberté.

L'incroyable course, servant d'exutoire, lui fit un instant oublier sa défaite, mais sitôt celle-ci terminée, l'animal, envoyant à terre son cavalier, reprit sa liberté et disparut dans les montagnes, tandis que Amokrane gisait sur le sol, mort, le cou brisé.

La bête a eu raison de l'homme.

Je n'aime pas Monique et mon problème est ailleurs.  
Je pense à mon père.

— Comprends-tu ? Moi aussi, je suis perdu. Il ne me reste plus qu'à te transmettre l'ultime message, à mon tour, comme il me fut transmis.

Ton pays fut grand et libre autrefois !

Aujourd'hui, somnambules innombrables, nous errons sur notre sol devenu étranger, ignorants de notre propre Histoire.

Sans pairie, sans histoire, et bientôt sans langue, nous devenons l'anonyme sous produit d'une autre race, confrontés à une civilisation que nous ne pouvons assimiler, peuple dégénéré.

Aujourd'hui, il me faut à mon tour désertier le champ

de bataille. Dans ce terrible combat engagé, mon seul espoir résidait en mon fils grandissant au milieu de nos bras réunis. A défaut de sa jeunesse, je voulais au moins préserver son enfance et attendre l'adulte pour mettre sur ses épaules assez fortes, le poids d'un si lourd fardeau.

Mais je me suis laissé prendre en défaut. Il me faut maintenant réviser mes calculs et improviser la succession.

— Alors, goujat, à quoi penses-tu, retiré dans ton petit coin à l'écart des gens.

— A rien.

— Ce rien doit être bien préoccupant pour te pousser à fuir la société de tes amis. Cela fait un bout de temps que je te cherche.

— J'étais ici.

— Nous devions sortir ensemble, samedi passé.

— Oui.

— Tu n'es pas venu.

— Non.

— Je t'ai attendu longtemps.

— Je m'excuse.

— Sais-tu qu'il en est qui ne demande qu'à sortir avec moi.

— Que ne le fais-tu ?

— Ce garçon m'ennuie.

— Alors ?

— Alors je ne te comprends pas. J'ai beau essayer, je ne puis. Pourquoi es-tu si différent des autres ?

— Tu semblés oublier mes origines. Je suis toujours le fils de mon père.

— Est-ce si important ?

— C'est fondamental.

— Tu as 18 ans et j'ai le même âge. On me dit jolie et ton sourire est charmant. N'est-ce pas cela qui doit surtout compter.

— Je le croyais. Je croyais pouvoir vivre mon âge en dépit de mes racines empoisonnées. Mais le venin me

la

remonte au cœur et envahit tout mon corps. Je ne puis oublier mon père. Je ne fais que jouer une stupide comédie dont je suis le premier dupe.

Je ne t'aime pas, Monique, car je ne puis t'aimer. Tu m'as fait un instant oublier tous ces hommes occultes qui travaillent dans l'ombre à ma perte.

Ils sont puissants et si tu n'es complice tu seras victime.

Eloigne-toi bien vite de moi, Monique, avant qu'il ne soit trop tard.

#

Amokrane était mort.

Et tandis que les vieilles se lamentaient éperdument sur la perte d'un si beau jeune homme, pas un seul instant on ne vit les yeux de Houria s'embuer de larmes. Elle s'était retranchée dans un mystérieux silence. Cette attitude fut comprise comme la marque du peu d'intérêt qu'elle lui portait, et les anciens prétendants, exultant de joie, s'enhardirent à nouveau.

Mais ils durent bientôt déchanter, car le silence durait et était si total qu'il ressemblait à un deuil. Perdue dans d'étranges rêves, l'inaccessible vierge devenait de plus en plus farouche.

Et l'étalon sauvage avait reconquis sa liberté reprenant en main les destinées de son troupeau pour le mener vers des prairies toujours plus verdoyantes.

La vierge restait inaccessible.

L'étalon devenait inaliénable.

Aujourd'hui, je me trouve face à mes juges. Juges qui en vérité se jugent eux-mêmes dans la lamentable comédie qu'on les oblige à jouer. Je continue, silencieux, à me comporter en bon dupe et le juge parfois, soulève un sourcil, étonné de mon absence de réaction. S'agit-il bien de l'homme dont on lui a parlé ?

De nombreux témoins ont déjà défilé à la barre .

Actuellement le médecin explique complaisamment les différentes blessures et les nombreux coups que portai? le corps de la victime. Puis il développa, avec force dé-

taik, le déroulement de la scène d'après son examen. *Le* réquisitoire du procureur ne fut pas bien long.

— En vérité. Monsieur le Président, l'affaire est bien simple. Si vous voulez bien m'accorder votre attention, je vais vous l'exposer en quelques mots. L'histoire commença avec la création d'une section théâtrale commune aux deux Ecoles Normales et qui devait entraîner la collaboration des garçons et des filles. Des élèves de 18 et 19 ans, nous le savons tous, sont de grands amoureux et ce contact favorisa la naissance de nombreuses amitiés. Ni Garcia, que nous avons entendu tout à l'heure, ni l'accusé ne devaient être en reste. Le drame devait naître de ce que tous deux aimaient la même jeune fille. Le cœur de celle-ci penchait bien plus vers Garcia et le rival se voyait perdre chaque jour du terrain ce qui ne faisait qu'exciter sa rage et sa jalousie.

Le jour de son anniversaire, la jeune fille invita un certain nombre d'amis de son âge dont Garcia, bien sûr. à la petite fête qu'elle organisait chez elle.

Nous ne savons comment, sans doute à force de supplications, connaissant le peu d'intérêt qui lui était manifesté, l'accusé parvint à se faire inviter aussi.

Tous les invités ont témoigné à cette barre de l'altitude morne et absente de l'accusé au cours de la soirée et de la grande quantité d'alcool qu'il absorba. En effet, le rival ne pouvait admettre son éviction et l'alcool aidant, de sombres idées commençaient déjà à se faire jour dans son esprit.

Quelques temps après, sa résolution était prise.

A la fin de la soirée, alors que les invités se retiraient les uns après les autres, l'accusé se leva et alla murmurer quelques mots à l'oreille de Monique, sans doute lui invoquant-il un prétexte quelconque pour pouvoir rester en dernier.

Le fait est certain et prouvé. Il resta après le départ de tous les invités. Ayant appris que les parents de la jeune fille ne rentreraient pas de la nuit, il résolut de passer à l'action et se jeta sur celle qui excitait son désir bestial et sa jalousie.

Voilà quels sont les faits. L'affaire est des plus claires et aucun doute ne saurait subsister.

Je vous demande, Monsieur le Président, la juste punition de cet acte inqualifiable.

Au moment de prendre votre décision, je vous demande de bien vouloir considérer l'énorme préjudice ainsi causé à la victime. Songez que cette jeune fille en est traumatisée, qu'elle a frôlé l'aliénation, et qu'il n'est pas sûr qu'elle puisse se remettre de ce choc.

Son avenir est complètement ruiné à la suite des violences de ce monstre que je vous demande de punir d'une manière exemplaire afin qu'à l'avenir les pareils de cet individu sachent à quoi s'en tenir. Je ne demande, Messieurs, que la protection de nos enfants contre de tels agissements. La clémence à l'égard de cet individu signifierait la porte ouverte à toutes les horreurs que notre esprit se refuse à imaginer.

En exigeant un châtement exemplaire, je ne demande que la protection de nos enfants.

— La parole est à la défense !

L'avocat ébaucha un sourire à mon adresse et se leva.

Bien courageux, ce petit homme. Issu d'une famille de grands magistrats français, il a suivi la voie de ses pères, autant par habitude que par goût ; on l'a envoyé ici faire ses premières armes. Natif de Rennes, où exercent ses parents. Naïf à ne plus en pouvoir.

Sa nomination pour assurer ma défense reste un mystère : sans illusion je lui ai tout raconté.

Il refuse de croire au coup monté, à la préfabrication de preuves.

— Nous sommes tous Français : nous sommes tous égaux devant la loi, répétait-il obstinément.

Il était dans ce pays depuis 3 mois. C'était la première fois qu'il venait.

— Si ce que tu avances est vrai, on peut mettre facilement leur accusation en défaut ; fais-moi confiance, j'ai ma petite idée là-dessus. Nous gagnerons.

— Monsieur le Président, je puis vous rassurer, je ne serai pas aussi long que Monsieur l'Avocat Général.

L'avocat de la partie civile et l'avocat général ne font que leur travail en demandant l'un, un fort dédomma-

gement et l'autre un châtement exemplaire, après avoir prouvé avec des mots la culpabilité de mon client. Je n'engagerai pas avec eux la polémique là-dessus, connaissant leur habileté et leur expérience en ce domaine et je ne suis qu'un jeune avocat qui plaide son premier procès.

Cependant, après avoir assisté à cet accablant défilement de témoins, je m'étonne de l'absence de la première personne intéressée : la victime elle-même. J'aurai personnellement des questions d'un grand intérêt à lui poser et c'est la raison pour laquelle je vous demande de bien vouloir reporter la séance afin de pouvoir entendre les réponses de la victime.

L'avocat de la partie civile fusa de son siège.

— Objection, Votre Honneur ! Sa présence est superflue.

Nous ne faisons pas le procès de la victime.

— Je suis certain qu'elle nous fournira des renseignements extrêmement précieux pour éclaircir cette affaire.

^— J'estime que cette affaire est des plus claires, intervint l'avocat général. D'ailleurs tous les renseignements nécessaires se trouvent dans la déclaration qu'elle a faite et signée.

— J'affirme que certains points particuliers n'ont pas été abordés dans cette déclaration.

— Elle ne comporte aucun point particulier.

— Je vous prie, Monsieur le Président, reprit l'avocat de la partie civile, de bien vouloir, considérer l'état dans lequel se trouve la victime après l'acte sauvage dont elle a été l'objet. Il est vrai qu'en plus des blessures physiques, elle a frôlé l'aliénation mentale. Cet état justifiait des soins immédiats et approfondis. Elle a donc été envoyée en France dans une clinique où elle se remet lentement.

— La séance est maintenue ; la parole est à la défense, se prononça le juge.

Continuons.

•spn;iqBi{ s-mooAJ saj snoj 'jns uaiq ZSAU sno^—

— Je n'ai plus rien à dire ; je prétends que la procédure n'a pas été respectée.

Le jugement fut prononcé, et le petit avocat retourna dans son pays, brusquement rappelé pour une affaire urgente.

— Alors, mon petit goujat, que penses-tu de ma soirée

Très réussie. J'en garderai un charmant souvenir.

— Tu n'as pas semblé très gai et tu as bu plus que de raison.

— J'étais préoccupé.

— Ne peux-tu donc un instant oublier tes problèmes ?

— Comment le pourrai-je. Je me bats à mon corps défendant.

— Je ne te comprends pas.

— Tu ne peux pas comprendre. Je suis resté pour te dire au revoir ou plutôt adieu.

— Comment ?

— Oui, je pars demain pour Bône et tenterai de franchir de nuit la frontière tunisienne ; tout a été organisé. Il y a quelques amis de mon père qui me sont encore fidèles.

— Pourquoi ?

— Parce que le terrain est devenu trop brûlant pour moi, ici. Ceux qui avaient connu mon père, amis ou adversaires, me regardaient grandir avec une sourde appréhension se demandant quelle voie allait suivre le fils d'un si grand homme. Mes sourires d'adolescent les inquiétèrent au début, leur persistance finit par les rassurer, puis par les amuser. J'accueillais du même sourire ambigu les avances des uns et des autres, ceux qui ne voyaient en moi que le fils de mon prestigieux père.

Je participai à ces réunions « secrètes », en auditeur désintéressé, en spectateur attentif, en participant écoeuré. Je constatais de mes propres yeux l'incroyable déchéance de ces enfants de l'aristocratie algérienne, les plus beaux spécimens de notre race. Il m'arriva parfois de prendre la parole pour fustiger violemment cette indolence et **cette** dégénérescence.

ils m'applaudirent bien fort, et murmurèrent que j'étais bien le fils de mon père et ils continuèrent leurs réunions, leurs voyages et leurs beuveries sans s'inquiéter outre mesure. Il y eut quelques-uns qui m'approuvèrent et convinrent avec moi que les méthodes actuelles ne pouvaient mener qu'à l'impasse ou à l'inaction, qu'il fallait trouver d'autres voies. Alors nous reprîmes le flambeau et engagâmes un nouveau combat, bien timide au départ certes, mais bien plus dangereux. Nous le sentions aux réactions de l'ennemi qui se mettait à surveiller plus sérieusement nos faits et gestes. Il passa ensuite à Faction el essaya de nous dissuader de notre entreprise utilisant tour à tour la menace, la complaisance, la corruption.

Puis le chien retroussa les babines, avec la nette menace d'une morsure prochaine.

Ils tournaient autour de moi, me serrant toujours de plus près. Et vint alors le moment de frapper. De fidèles amis purent m'avertir à temps.

Alors, il me faut partir,

— Quelle affreuse jeunesse !

— Quelle horrible existence !

— Pourquoi faut-il que dans un si beau pays, il n'y ait place qu'à la haine. Nous aurions pu vivre heureux.

J'aurais pu reposer ma tête sur l'épaule d'un garçon aux yeux d'émeraude, et m'attendrir au soleil couchant tandis qu'il murmurait à mon oreille de secrètes chimères au parfum d'oranger.

— Nos pères nous ont fait un avenir qui nous condamne aujourd'hui à nous côtoyer dans l'indifférence ou à nous déchirer avec rage.

— Puisqu'il nous faut nous séparer, demeurons ensemble pour ces derniers moments dont tu disposes encore — Viens !

Et voici la fin de cette histoire qu'il lae faut à tout prix terminer.

La vierge demeurait inaccessible et l'étalon inaliénable.

La jeune fille restait perdue dans des rêveries de plus en plus longues, de plus en plus durables. Elle ne

parlait, ne mangeait presque plus, errant silencieusement à travers le douar, fantôme impalpable et silencieux, semblant être à la recherche tenace de quelque trésor sans prix. Parfois le lier coursier apparaissait au sommet de la montagne et restait un instant à contempler le douar en surplomb, revivant peut-être la mort de l'audacieux cavalier qui seul avait pu avoir raison de lui. Il aura payé de sa vie la écarte possession du légendaire coursier.

La jeune fille restait à l'observer de loin, le regardant fixement.

Un jour elle se leva en pleine nuit, alla décrocher le fusil de son père au mur et s'en fut à travers la montagne se jurant d'abattre la bête qui avait eu raison du seul homme pour qui son cœur avait battu et dont elle portait aujourd'hui le deuil inexprimable.

Ses parents ne devaient plus jamais la revoir. Elle erra longtemps à travers les montagnes avant de rencontrer la bête.

Il semblait l'attendre à un détour du chemin. En la voyant soudain apparaître, il hennit de joie et s'en fut vers elle.

La jeune fille l'enfourcha, et il l'emmena ventre à terre à travers les montagnes, hennissant de satisfaction. Il avait enfin trouvé la cavalière digne de lui, la farouche vierge qu'il semblait attendre depuis l'éternité. Et la jeune fille esseulée reconnaissait en lui le compagnon idéal de ses rêves mystérieux.

Ainsi devait se terminer cette histoire d'amour et de mort pour «sortir du réel et atteindre à la légende.



— Comprends-tu ? Par la valeur de ses chefs, l'aristocratie algérienne, a toujours su, dans le passé, cristalliser les aspirations populaires en s'identifiant à elles et en devenant le porte flambeau. Mais aujourd'hui, je ne vois plus que des politiciens véreux et corrompus. Nous ne pourrons jamais gagner la bataille politique. Il nous faut placer le combat sur un autre terrain.

Notre seule espérance aujourd'hui, réside dans la lutte armée et la guerre populaire.

C'est au four du peuple d'entrer dans l'histoire, et de la faire sienne, avec son sang.



**djamal amrani**

## **L'ECOLE COMMUNALE**

Mon village d'enfance est presque à mon image, capricieux, chaud et transparent avec une conscience douloureuse inaliénable. A l'aube, dans les rues tortueuses, grinçaient, les rideaux de fer des boutiques et des magasins se levaient dans un infernal tintamarre... Avant la tombée de la nuit, les travailleurs des champs se hâtaient de rentrer chez eux. Aucun événement sensationnel ne marquait nos journées, rien, rien d'extraordinaire n'advenait au village. Parfois, la cloche de l'église comme fêlée, annonçait... Mon père nous avait installés là, à proximité de la grande ville dans les premiers jours d'août 1942... dans un quartier situé juste à la limite du Ravin de la Femme Sauvage et dont la transformation venait d'être parachevée. Birmandreis (Bir Mourad Raïs) était construit sur le type de tous les villages de colonisation : la grande place publique avec son monument aux morts, son église, sa mairie qui affichait son sigle comme un défi à la raison : « Liberté, Egalité, Fraternité », son bureau de postes et son école pour filles. Les garçons avaient le privilège d'étudier dans un établissement fraîchement édifié situé dans un sous-bois, sur les hauteurs du village, juste à la frontière d'un chic quartier résidentiel. De la place du village, un raidillon tortueux nous y conduisait et un escalier droit nous prêtait ses rampes pour nos glissades d'enfant.

De ines premièi-es années, je n'ai d'autres souvenirs que ceux de la foule trépidante, des garçons brutaux et mal élevés et de la faïin qui nous brûlait les entrailles, et de l'odeur nauséabonde qwi empuantissait les ruelles étroites de notre quartier.

Côté européen, les villas étaient pour la plupart cossues, avec de grands parcs gazonnés, fichés de parasols, le? immeubles flambaient neufs avec des stores aux couleurs vives et des portes cochères d'où se dégageait une odeur d'encaustique et de fumet appétissant, tandis que dans notre quartier, les maisons difformes aux visages fermés, débouchaient dans l'ombre, *et* la misère commençait au seuil des portes. Au fond de notre ruelle principale, un roc-creuse d'échoppes, de boutiques et où la foule compacte se tassait, abritait nos jeux. là. nous mangions à pleines dents des beignets chaud? et dégustions des cornets de pistaches et nous amusions à dribbler avec un ballon de carton-pâte. Quelques fonctionnaires retraités avaient obtenu l'autorisation administrative d'ouvrir un commerce sur la route nationale — ils étaient rares — et mon père y possédait un petit café maure et une minable gargote. fréquentée par des paysans descendus de Kaddous ou de Tixerain, avec toujours les mêmes misères et les mêmes tristesses.

Les premiers jours de ma scolarisation me parurent comme un supplice et une aliénation : la foule bigarrée d'enfants (et Dieu seul sait que je n'ai pas d'inclination particulière pour l'agoraphobie), la préférence qu'on marquait aux petits pieds-noirs au cheveux bien brossés et aux tabliers lessivés, enfoncés dans une existence conventionnelle et notre installation provisoire dans la salle de classe... D'abord le directeur scinda les enfants en deux groupes : les biens mis auxquels j'avais le privilège d'appartenir et qui eurent droit aux premières tables près du poêle, puis les loqueteux qui gagnèrent celles du fond. Mais en vérité, il y eut méprise ! A l'appel de nos noms. Mohamed et moi dûmes permuter avec Gilles et Bernard et nous réintégrâmes tête baissée les places qui nous échurent. Oui, l'esprit du mal était là avec toute sa grandeur. Nous étions installés dans une grande et belle salle de classe, ornée de carte géographiques, et de lithographies et qui tenait presque tout le rez-de-chaussée de l'école.

Dès qu'elle ouvrit la bouche, notre institutrice nous-impressionna par sa langue châtiée, sa parfaite diction et ses manières policées. Nous la regardions émus, admiratifs, mais nous sentîmes dès les premiers temps qu'elle avait pris le parti de ne guère s'intéresser à nous : le fait même de nous avoir distribué les livres les plus vieux et de nous avoir servi en encre avec une parcimonie marquée, étaient autant de preuves, et j'en passe, de son racisme effréné. Déjà, les plus grands comme Djallel et Foudil chahutaient, rugissaient ou lançaient subrepticement des boulettes — et nous nous tordions de rire au spectacle de la panique qu'ils provoquaient alors que les punitions et les coups pleuvaient drus. Le premier jour de classe, juste avant la levée des couleurs, elle nous avait appris à chanter : « *Algérie ô Pays de rêves ! de lumière et d'enchantement... Chantons l'Algérie éternelle, que l'or, l'azur font resplendir...* » et nous fredonnions sans trop de conviction.

A cette époque, ma mère attendait son cinquième enfant — l'heure de la délivrance approchait et de nombreuses visiteuses s'engouffraient dans l'impasse étroite où nous demeurions. J'aimais ces femmes opulentes dont l'agitation était bruyante et qui apportaient une note de gaieté à la routine quotidienne, alors que j'étais tout absorbé avec Mohamed par nos jeux innocents et nos courses dans les prés qui environnaient le quartier.

J'aimais les veilles de fête où nous nous endormions au petit matin et nos soirées de ramadhan au café maure de mon père, où l'odeur qu'embaumait le thé à la menthe attirait les clients. Nous nous impatientions jusqu'à Fan-nonce de la rupture du jeûne pour aller ensuite distribuer les jetons du jeu de loto ou rafler quelque monnaie dans le tiroir-caisse quand mon père avait le dos tourné ou discourait calmement avec ses clients. Là, tout fier d'être le fils du propriétaire, je triais sur le volet nos camarades de classe qui voulaient prendre part aux festivités. Je voulais qu'ils prissent conscience de ma supériorité — et de ce fait, j'interdisais formellement l'entrée de la grande salle à Lounès qui, aux minutes de récréation à l'école, nous maltraitait, nous donnait des coups rudes, nous bousculait et nous écartait, Mohamed et moi, frêles silhouettes, fragiles espoirs, nous écartait systématiquement de l'équipe de foot-ball qu'il avait montée. Il portait déjà en lui les germes de sa future célébrité. Obstiné, brutal quand il'

se mettait en mouvement .viril à toute épreuve, il contrevenait souvent avec Djallal et Foudil à tous les ordres de l'institutrice. Madame Thibert exigeait qu'on parlât le français à l'école, ils prenaient alors un malin plaisir à se souffler les réponses en arabe. Rejetés du groupe, nous nous contentions de jouer avec nos moyens modestes, sans autre souci que de tuer le temps : nos jeux consistaient à flâner, à rêver. Un jeudi après-midi alors que Mohamed et moi étions dans notre courette à suer avec acharnement à la confection d'un banc que nous devions remettre le lendemain matin dans le cadre de nos travaux manuels, on entendit frapper à la porte. Lâchant ciseaux à bois et marteau, je m'empressai d'ouvrir tandis que ma mère était occupée à emmailloter Saliha, ma petite sœur. Quels ne furent ma surprise et mon étonnement de me trouver nez à nez avec Djallal que je toisai avec un petit air de mépris enjoué. Il me fit un salut ironique :

— Que veux-tu, lui dis-je comme si sa présence au seuil de ma porte tenait de la profanation.

— Appelle ta mère...

— Qu'est-ce que tu lui veux ? Et il insista avec impertinence jusqu'à l'apparition de ma mère.

— Et bien, me dit-elle, pourquoi ne le fais-tu pas rentrer Liés ? En voilà des façons... C'est comme ça que tu recois tes camarades ?

— Ce n'est pas mon camarade, surtout pas celui-là, répondis-je sans perdre ma superbe. Intuitive comme elle l'était, ma mère ne releva pas l'insulte.

— Entre Djallal, continua-t-elle. Il franchit alors le seuil de la porte et elle l'installa dans un coin d'ombre.

— Attends, je n'en ai que pour un instant, et elle se dirigea de sa démarche un peu lourde vers la pièce du fond qui tenait lieu de salle de séjour et de chambre pour les garçons.

En attendant son retour, nous ne nous intéressâmes pas à l'intrus, nous nous contentions Mohamed et moi par des signes discrets ,complices, de le provoquer. Il resta imperturbable, sans hostilité aucune devant le déploiement de nos e f f o r t s . Quand ma mère revint, elle nous servit le café et déposa entre les mains de Djallal un baluchon de vieux linge. Mes yeux s'arrêtèrent alors sur une

chemise à carreaux et un pantalon en flanelle dont je ne voulais à aucun prix me départir. Djallal se confondit en remerciements et juste après son départ, j'explosai en bruyantes protestations.

— Tu te rends compte... tu donnes tous nos habits à présent... comme si nous étions riches comme les Ripoll et les Guérin... et à qui ? justement à celui-là, au plus mauvais sujet de l'école. C'est une vraie peste. Et puis, n'oublie pas de bien laver la tasse dans laquelle il a bu. Il doit avoir la gale et il est plein de poux.

Je restai un long moment trépignant sur place, dans l'attente d'une réplique, mais elle ne vint pas. Mère se contenta d'entrer dans sa chambre, sans toutefois cesser de hocher la tête. Je fus ému par son mouvement, mîjisi combien fier de ne rien devoir à Djallal — il aurait dû rougir et, bien au contraire pour nous narguer sans doute, il avait souri d'un air satisfait et ricanait de nous voir peiner. Puis je le congédiai avec un signe de tête. Il descendit alors les cinq marches du perron, la rage au cœur et sans doute humilié jusqu'au fond de son être. Je le vis s'éloigner remonter la rue du village, mais j'eus tôt décelé que la honte — ô faiblesse ! — ajoutait une solennité particulière à sa démarche. Puis nous nous remîmes à nous occuper de notre banc.

— Tu es bête ! tu aurais dû le retenir et insister au moins pour qu'il nous aide à terminer ce travail. Il est costaud, il a de gros bras... quant à nous, nous arrivons à peine à tenir le marteau entre nos mains, me dit Mohamed soucieux.

— Mais tu as raison. Il a une dette envers nous... Mais que veux-tu, je n'y ai pas pensé un seul instant.

— Eh bien ! pense-y à l'avenir... tu verras bien demain ce que cela nous coûtera !... les Ruitord, les Sintès, les Capo, les Orfila et compagnie vont se ramener avec de véritables bijoux de marqueterie et nous... non mais regarde-moi ça... j'ai honte.

— Oh ! ne t'en fais pas. On s'arrangera bien... Mais à propos, n'oublie pas qu'ils sont presque tous fils de-fermiers et qu'ils possèdent chez eux des établis et tous ses sacrés outils dont nous sommes privés...

Les prévisions de Mohamed, comme toujours, s'an

lions'Ci-r-nf justes. Nous eûmes droit à la plus mauvaise noie de la classe et aux rires interminables des élèves. Nous n'en fûmes pas vexés. Dieu merci ! Heureusement que notre ambition ne se limitait pas à équarrir des planches ou à confectionner de nos propres mains des allumeurs électriques ou des girouettes, sinon... A la récréation tous les élèves commentèrent l'événement, ce qui ne nous empêcha pas de jouer somme auparavant. Ce jour-là, Lounès réunît son équipe non pour l'entraîner à dribbler (Mme Tlibert avait confisqué le ballon par mesure disciplinaire), niils- pour organiser une compétition à handicap. Il fut dfodé que le gagnant serait sacré roi pendant toute une semaine. Tijallel fut l'heureux élu et à peine venait-il de franchir ' : ligne de démarcation que j'eus plaisir à l'humilier au milieu des vivats, en m'écriant : « Ça un roi... laissez-moi rire... un roi qui porte sur lui ma vieille chemise toute usée, une chemise dont ma mère n'a même pas voulu se servir comme chiffon de parterre ».

Je ne compris pas à cet instant pourquoi un silence lourd, blanc s'ensuivait, tandis que Djallel devenait rubicond. Son front était assombri. Je regardai s'empourprer ses joues, une étrange flamme faisait briller ses yeux. Je me délectais de l'humiliation que je lui avais infligée. Il avait cependant beaucoup d'énergie à gaspiller pour me rosser mais... il s'était tu tout d'abord, puis contenté de sourire et d'accepter l'offense avec résignation.

Ce jour-là, mes outrages l'avaient anéanti, désarticulé. Ma véhémence, mon besoin sadique de faire du mal, l'avaient ridiculisé aux yeux de tous. Oh ! perfide que je fus ! Aujourd'hui encore, le souvenir de tant d'humiliation trahit ma mémoire et je...

Quelques jours après, ma mère m'appela — Je sentis à son air morose qu'elle était prête à briser le silence d'une densité douloureuse qui nous avait ligué l'un l'autre. Je voulais reconquérir son affection mais pourquoi donc ce trouble qui me saisissait, voisin de la torpeur ? Elle cousait et levait la tête par intermittence. J'eus préféré naturellement les corrections que m'infligeait mon père à chaque écart avec sa branche de grenadier finement taillée pour me châtier, plutôt que les remontrances qu'elle dévidait avec calme et où chaque mot avait sa pesanteur, sa mesure ,sa pointe de feu. Elle commença sa harangue ien bredouillant :

— J'ai appris par l'un de tes camarades et je ne le citerai pas le nom. que tu as accusé Djallel de porter les habits, publiquement et surtout ce qui est plus grave. devant tous ces petits fils de colons qui vous mcprisen!. toi comme les autres, car n'oublie pas, quoi que tu veuilles et quoi que tu fasses, tu appartiens à la communauté des autres. De plus mon fils, il n'y a aucune honte à porter les habits d'un voisin, aucune houte à être pauvre. Ce sont les partages de Dieu et Dieu est Grand et Miséricordieux. Djallel est un petit orphelin, il n'a connu ni père ni mère, il n'a jamais appelé papa ou maman... il ignore jusqu'à la vertu de ces mots... alors que toi... Mon fils, il faut que tu apprennes à être charitable. Tu es bien jeune je le sais, mais ne manque pas d'apporter un peu de générosité dans tes actions... Tu pourrais toi aussi porter les affaires de Pierre ou Paul si ton père ne s'était pas tué toute sa vie à la peine... lu n'es pas plus que Djallel ni plus qu'un autre et tu leur ressembles, car vous êtes des frères. Je te demande à l'avenir de ne pas te désintégrer de leur groupe...

— Mais c'est que...

— Il n'y a pas de mais et je te prie d'aller présenter le plus rapidement possible tes excuses à Djallel, et en public comme il se doit.

J'admirais combien ma mère restait vivace, alerte et généreuse de surcroît malgré tous les soucis que lui apportaient ses cinq enfants. J'étais désarmé par l'inutilité de mon agression. Par contention, je l'avais écoutée sans dire un mot, sans faire un geste. J'eus eoncience de ma brusque défaite tant elle avait raison. Qu'étaient donc mes euphories passagères à côté de cette honte, dense, précise et froide qui me bouleversait et ce malaise qui \ enait de bousculer mon bien-être quotidien • la honte devant la nudité de mon égoïsme, de ma vanité. Si je jouais parfois avec les pieds noirs, c'est parce que j'avais du respect pour leurs habits neufs — mais ce jour, je me sentis coupable, et conscient, bien conscient *de* n'être pas des leurs : une immense solitude s'empara de inoï comme si j'allais entrer dans un paisible crépuscule. Je sentis confusément que quelque chose se dilatait eti moi, explosait presque et prenait possession d'un seul coup de mon corps et de mon esprit tout entier. C'était quelque chose comme de l'humilité, de la gratitude même.

### *l'école communale*

Je voyais bien un étrange abîme dans mes pensées. Tout ce que je savais oui, tout ce que je savais, parce que je le sentais, c'est que j'étais différent de mes voisins pieds-noirs, qu'un mur me séparait d'eux, que j'appartenais à une autre espèce : les pieds-nus, une espèce pauvre certes mais combien digne et d'une paisible fierté. Je ne savais plus comment briser le bloc compact qu'offrait mon indignation... Non, je ne serai jamais des leurs. Et j'eus la tonifiante impression que j'allais m'amender et me réaliser enfin. Je m'adossai au mur et éclatai en sanglots.

Le lendemain je fis mes excuses à Djallel. De découvrir en moi un garçon confus et repentant, il fut ému jusqu'à l'oppression, et me serrant dans ses bras il me dit d'un ton très naturel : « Mais ce n'est rien, allons ».

Je ne voulais plus me séparer de lui, et je tentai par tous les moyens à ma portée d'occuper une place de choix à ses côtés et de me l'approprier. Il était bouillonnant de promesses, reconnaissant et nous faisions alors de vagues projets pour les grandes vacances. Nous rêvions de colonies, de chasse, de plages, de pinèdes, de feux de camp. Mohamed n'eut pas à souffrir de mon soudain revirement : ses parents ayant déménagé et s'étant installés à Saint-Ferdinand, dans le Sahel, il termina là-bas son année scolaire. Je partageais avec Djallel la galette et les figues que ma mère mettait au fond de mon cartable (les petits Français savouraient du chocolat alors que nous, deuxième collège, n'avions droit qu'à une maigre ration de semoule avec nos cartes d'alimentation). Il me comblait de poignées de jujubes que nous mangions en pleine classe. A deux reprises, Jidda, ma grand'mère paternelle avait gravi le long escalier et s'était introduite dans la cour de l'école pour m'apporter quelques makrouts tout chauds — j'avais eu honte de sa présence, honte d'avouer que cette vieille femme loqueteuse, avec sa fouta enroulée autour de la taille, sa robe bariolée, ses cheveux teints au henné, était ma grand'mère. Djallel avait veillé à ce qu'aucun ne se moquât d'elle. Pourtant je l'aimais, d'un amour total, j'aimais respirer son odeur magique d'encens ou de musc, j'aimais sa voix traînante, ses finales pleines de dignité, j'aimais ses incantations, j'aimais me nicher au creux de sa poitrine, les soirs d'hiver, près du kanoun et l'écouter psalmodier les versets du Coran ou improviser des poésies populaires. J'exagérais un peu l'importance des

### *l'école communale*

enfants qui l'auraient moquée et j'étais bien décidé à les agresser pendant la récréation au cours de nos parties de foot, sous l'œil protecteur et vigilant de Djallel. Lounès et Foudil m'avaient intégré à leur équipe — à vrai dire, la place que j'occupais était purement nominale — je ne me sentais aucune aptitude particulière, aucune disposition pour les efforts physiques.

Madame TMbert pendant ce temps, continuait de marquer son hostilité à notre égard par différents actes d'injustice. Elle raffina de jour en jour les moyens de nous corriger. Nous avions droit, nous Musulmans, après les réprimandes, à des coups de roseaux et à la règle en fer, instruments de supplice, tandis que les petits pieds-noirs étaient châtiés avec un double décimètre plat dont la longueur et la mince épaisseur amortissaient le coup. Nous n'étions pas dupes bien entendu de ses préférences et étions bien trop jeunes à l'époque pour comprendre la pleine signification de ses options. Elle craignait Djallel qui la dépassait de quelques centimètres, mais ne le montrait guère, voulant garder tout le prestige dont l'auréolait sa profession. Pour les travaux les plus ardues, elle faisait appel à ses muscles et à sa force : il était préposé à l'allumage du poêle, à l'ouverture des grandes baies vitrées de la salle de classe, à la suspension des cartes géographiques et à d'autres exercices qui vantaient sa stature et sa virilité. En son absence, Lounès le remplaçait.

Djallel était aussi chargé de faire régner la discipline et de rétablir l'ordre lors de nos fréquentes promenades sur le chemin de Sidi-Yahia et de surveiller les élèves, quand Mme Thibert allait prendre chez elle, entre deux cours, une collation — ce qui donnait droit à Djallel à quelques prérogatives, à savoir : se lever par exemple en pleine classe pour ajuster un rideau ou remettre d'aplomb-la mappemonde ou vérifier les encriers — prérogatives dont il usait de plein droit pour narguer les riches. Nous seuls bénéficions de ses privilèges. Il arrivait assez fréquemment à Djallel. je l'avoue, de subtiliser un peu de craie de couleur dont nous étions friands ou de fureter dans les cahiers de correspondance pour nous donner notre classement avant que Mme Thibert ne le proclamât. Mais un jour, un malheureux incident vint mettre fin à la tâche qu'il assumait. Le petit Ramos alla se plaindre à l'institutrice de la disparition de ses crayons de couleur.

Celle-ci après une enquête très expéditive et se référant sans doute au premier incident du goûter qui l'avait opposée à Djallel, accusa ce dernier du larcin (après avoir fouillé de fond en comble tous nos cartables) et il fut déchu de ses fonctions de responsable de la classe. Il ne se défendit pas, sentant la fragilité, l'inanité de ses arguments, mais entreprit à son tour une enquête minutieuse qui lui permit de détecter le véritable fautif. Lorsqu'il obtint de doux aveux de Mougeol, Mme Thibert le rabroua en ces ternies : « C'est une affaire classée ».

Devant l'injustice qu'elle affichait avec ostentation, je sentis alors mon corps se désintégrer et ma raison perdre patience. Je l'injuriai en arabe — j'étais particulièrement doué pour les gros mots — et elle me cingla les doigts. Comme j'allais me plaindre à mon père à la tête d'une délégation de témoins bienveillants, celui-ci, dont je respectais l'autorité et la santé du raisonnement, m'infligea une autre correction et me priva pendant un mois de cinéma en proclamant tout haut : « Si elle t'a frappé, c'est que tu le méritais. Elle est payée pour vous redresser et elle fait son devoir ». Je me tus, passif.

tin vide en moi... j'étais comme paralysé vaut la défectuosité de cette analyse arbitraire... Comment communiquer avec mon père s'il n'admettait pas la discussion. Je devins opaque, turbulent, agressif, furieux. Je revendiquais ma révolte comme un droit naturel et j'essayais de reconstituer par des raisonnements au hasard, les raisons d'une telle animosité.

En classe, je n'écoutais plus les leçons, je passais mon temps & admirer, à sublimer Djallel, Lounès, Foudil, je faisais corps avec eux, nous formions comme un monolithe. El avis aux amateurs ! Nous chahutions bruyamment an mépris des punitions.

Durant le dernier trimestre, Mme Thibert fut étonnée (Je voir avec quelle rapidité nous trouvions les solutions des problèmes à peine l'énoncé terminé, mais quelle ne fut sa surprise lorsqu'elle s'aperçut que son livre « corrigé pour les maîtres » lui avait été dérobé. Une fois de plus, sa sanction fut arbitraire, fouilles, etc... elle trouva le livre dans ma case et s'en prit à Djallel.

— Mais c'est chronique chez toi mon pauvre Djallel, décidément !

— Oh ! non madame, c'est moi, c'est moi qui vous l'ai pris, m'écriai-je, mais il était trop tard déjà et elle n'écoutait plus. Ne trouvant rien à portée de la main pour le frapper (nous avions pris la soigneuse précaution d'en fourir plumiers et règles au fond de nos cases), elle ôta un de ses escarpins à talons-aiguilles et cogna en pleine tête avec ravissement comme si elle ressentait une véritable délectation à chacun de ses mouvements désordonnés — ongles, griffes de sa main libre étaient de la partie — «ne vraie furie madame Thibert ce jour-là... et son ombre fantasque qui se projetait sur le tableau vernis, et les rires qui fusaient et ma colère que je maîtrisais à peine... et Mme Thibert qui se tordait toujours comme un pantin. Djallel grinçait des dents à chaque coup. La crise d'hystérie passée, elle regagna son bureau et continua sa leçon comme si rien ne s'était passé. Un instant Djallel resta imperturbable, vraisemblablement groggy sous l'effet de la surprise, puis au toucher du sang qui collait ses cheveux, il se leva comme émergeant d'un gouffre, se dirigea lentement vers elle, toujours debout derrière son bureau. Bans son visage défait et cramoisi, ses yeux jetaient des éclairs. Il ^'approcha, affronta l'institutrice tandis qu'il pressait =on mouchoir tache de sang contre son oreille. puis bondit et après deux ou trois feintes qu'il avait apprises avec les plus grands du quartier, il lui décocha un direct dans l'estomac et lui fit un croc en jambes qui la projeta an-delà de l'estrade. Djallel, toujours imperturbable- .après avoir arrangé l'ordonnance de ses cheveux, nous jeta un clins d'œil et prit les jambes à son cou. La classe venait de prendre un air de foire et de détente inaccoutumée — -nen assurément de plus excitant que cet imprévisible intermède. Ce savant impromptu fui accueilli par des cris d'enthousiasme. Attiré par nos rires et le chahut qui s'amplifiait, le directeur se précipita dans notre salle de classe — déjà les petits froussards racontaient par le menu l'incident, et pleuraient l'institutrice sauvagement adressée.

Je rie sais au juste comment s'effectua l'enquête. •y>uand je J\is interrogé par le commissaire de police, accompagné de l'inspecteur d'académie, je revendiquai mon vol et n'omit aucun détail quant à l'attitude malveillante de Mme Thibert à notre endroit. On ne prit aucune sanction contre moi, mais on me menaçait d'exclusion à lu moindre incartade. Un an après, Mme Thibert fut

promue directrice déchargée de cours et M. Selàm vint la remplacer dans notre classe... et les cours reprirent aussi fades, aussi insipides qu'auparavant. Lounès fut nommé responsable de la classe... tandis que Djallel croupissait dans les geôles des gendarmes. Les bruits les plus alarmants, les plus fantaisistes nous parvenaient parfois quant à l'état de sa santé... Les uns disaient qu'il avait perdu un œil à la suite de sévices qu'on lui aurait fait subir, d'autres qu'il souffrait de tuberculose héritée de ses parents... d'autres qu'il avait été jeté dans des oubliettes et avait été donné en pâture aux rats... et d'autres... Le fait est que nous ne le revîmes jamais dans le quartier.

# POEMES

**mohamed attaf**

## **LE SOLFÈGE D'UN GRAND AMOUR**

*Partir il faut partir  
L'exode inattendu  
Liquidation non judiciaire  
Plus de place  
La crainte  
La peur  
Des fous qui dansaient  
Chantaient scandaient  
Dans les villes encore ficelées  
Dans les villages encore blessés  
Dans les montagnes décoiffées  
Sous des millions d'emblèmes  
De joies et de vous-vous  
De pleurs et de certitude  
Tous flottants  
Dans un ciel désormais propre*

*Je naquis ce jour-là Un miracle  
peut-être Une naissance  
fabuleuse Mais mes parents  
m'attendaient Ils avaient usé de  
violence Stratégie de couffins  
Face au napalm Renaissance  
d'un enfant L'enfant que j'étais*



A ma première heure  
 Ma première œuvre  
 J'appris et je méditais  
 Un million et demi de martyrs  
 En souvenir de leur gloire  
 Un million et demi de promesses  
 Et j'ai vu des vivants  
 Suer veiller  
 Labourer  
 Sans jamais se fatiguer

Quelle chance  
 Et quel bonheur  
 A tous mes anniversaires  
 Le peuple défile  
 Sous une pluie de confettis  
 A valeur millénaire  
 Imbu d'ovations  
 Solfège d'un grand amour  
 Demain j'aurai dix ans  
 Place à la troisième tranche  
 A la suppression des disparités  
 Et au gâteau aux mille bougies  
 J'inviterai les fellahs  
 Avec leurs gerbes de blé  
 Les mineurs avec leurs ressources  
 Les bras du forage  
 Avec la coupe du pétrole  
 L'ardeur des usines  
 Avec leurs produits réalisés  
 J'inviterai aussi  
 La jeunesse avec sa force  
 Et tous les citoyens  
 Et toutes les citoyennes  
 Ayant dans leur cœur  
 Dans leur mémoire  
 Le souvenir  
 Et le souci  
 D'un jour meilleur

**mohamed attaf**

## **A PERPETUITE**

*Dans ton ardeur Je puise  
 un vers Pour bâtir mon  
 poème Que je  
 condamnerai A perpétuité*

*A perpétuité  
 Pour être l'obstacle  
 Du puissant impuissant  
 Qui enfante la misère  
 A perpétuité  
 Pour être un os  
 Blotti dans le gosier  
 De la panse démesurée  
 A perpétuité  
 Pour être la révolte  
 Qui réveille les esprits  
 Pour incinérer l'exploitation  
 Profit particulier  
 Et unitaire*

*Dans ta floraison Je puis  
un vers Pour bâtir mon  
poème Que je  
condamnerai A  
perpétuité*

*A perpétuité  
D'apprendre à lire  
Pour comprendre les sens  
Et résoudre les formules  
A perpétuité  
Pour servir sa patrie  
Défendre ses terres  
Et ses deux  
A perpétuité  
Dans les usines, dans les champs  
Dans les ateliers  
Pour la fécondité  
A perpétuité  
Pour perpétuer  
Le vers  
Et le poème.*

**djamal attirant**

## LA TERRE

*Et sans cesse et à nouveau  
Au bout des chemins obscurs et tortueux  
Je retrouve la lumière inédite  
Beau visage de misère !  
Dans la nuit sinistre de la colonisation  
Beau visage de misère !  
Enseveli au fond des temps.  
Aujourd'hui les bras des fellahs  
Ont nivelé la terre . la terre hier calcinée,  
Léchée par le sang dans l'ordure et le lait.  
Mais le ciel immense est devenu leurs forces  
Elles portent leurs chants des rumeurs de l'usine  
Lourds parfums de la terre et vapeurs d'aube  
Dans la nuit des montagnes qui s'étirent  
Jusqu'au ciel et le lointain des vastes plaines.  
Le cœur bondit de rire, de joie  
Hier on a dansé à leurs noces de sueur  
Sous les dards du soleil sagace.  
Ici et là, chaque trou obscur s'illumine  
Et ils dressent haut la tête  
Les yeux fiévreux comme laves couleur de sang  
Ah ! laissez leur âme s'imprégner des trésors  
Qui brûlent le silence :  
Offrandes aux fellahs après les souffrances tues.  
Hier visages tenaillés par la faim et la douleur  
Aujourd'hui herbe arrachée aux barbelés  
**Dans un brasier de larmes.***

*Et le peuple à pleine voix multiplie le cri de l'espérance O  
r.hantres d'un avenir présent et lumineux ! O mon Peuple  
altier ! Debout, et vois les richesses ras-*

*[semblées*

*Et vois les fruits précoces de ton labeur Et  
créé l'abondance Ta force a raison de la  
raison*

*Car rien ne peut tuer le grain de vie de la raison. Après  
les vents cruels, les vents de haine Ici et là et sans cesse et  
à nouveau :*

*Creuser, labourer les champs*

*Ensemencer l'éclat du soleil qui nous irradie.*

*Je vois dans les tréfonds des racines de l'esprit*

*Des mains patientes qui retournent la terre*

*Et moi, je n'ai que des mots-clés pour couronner*

*La hardiesse de vos efforts.*

*La nuit est claire dans le cœur commun et maternel*

*Rivé, scellé et dans la certitude emmurée par l'espoir*

*Ah ! tant de rêves, tant d'humaines passions ,*

*Tant de chants confondus, tant de peines, de forces gagnées*

*Retrouvées dans le clair de l'aurore, dans la neige*

*Et sous la fauchaison.*

*Il fait clair au feu de votre chair*

*Vous êtes l'espoir réfracté qui croît, qui reconforte*

*Et qui promet car Populaire est votre labeur*

*Révolue votre lointaine errance*

*Vous êtes issus des rocs qui ont brisé le gel de l'immobilité*

*Vous êtes la tempête qui féconde ,multiplie*

*La lumière et la légende des blés*

*Aujourd'hui, je me réchauffe dans la calme étreinte des*

*Des aires et des claies de figues sèches,*

*De l'humilité de l'olivier,*

*Dans l'ombre de vos pas inaliénés*

*Et le réconfort me dédie ses tendresses.*

*Ici et là, présentes sont vos mains d'acier*

*Solides et durs vos muscles d'airain*

*Et j'entends sans cesse et à nouveau*

*Votre clair appel glisser sur le cou de la terre*

*Battre la raison de la raison*

*Diviniser la fleur de vie*

*Magnifier le désir de renaître*

*Dans la fulguration du clair de lune*

*Couleur de lait, couleur de terre.*

*Et sans cesse et à nouveau  
Au bout des chemins tortueux et obscurs  
Je retrouve la lumière inédite  
Beau visage de misère !  
Dans la nuit sinistre de la colonisation  
Beau visage de misère !  
Enseveli au fonds des temps.*

chakib hamada

## VISION ET REALITE

*Regarde ! Regarde ces vagues  
Qui déferlent sur ces rochers,  
Ne lis-tu pas dans leur creux  
Ces mots si rudes, ces mots si farouches :  
Force et agression ? Regarde !  
Regarde ces mouettes grises Qui regagnent le  
port,  
Ne lis-tu pas dans le mouvement de leurs ailes Ces  
mots si agréables, ces mots si bénis :  
Asile bien à soi ?  
Regarde ! Regarde cet avion Qui  
s'envole dans le ciel,  
N'entends-tu pas dans le ronronnement de son moteur Ces mots  
si terribles, ces mots si redoutables :  
Bombardiers B52 mes frères ?  
Regarde ! Regarde ces images du Vietnam en guerre OÙ de  
fantoches impérialistes sèment la misère, N'entends-tu pas dans  
les déflagrations des bombes Ces mots si horribles, ces mots si  
effroyables :  
Outrages et massacres ? Regarde !  
Regarde ce Palestinien mort Pour que vive  
la mère Patrie, Ne lis-tu pas sur son visage  
lacéré*

Ce\* mots si émouvants, ces mots si pathétiques : «  
Vaincre ou mourir » ?

Regarde ! Regarde cette étoile  
Qui tache le ciel en cette nuit si sereine,  
Ne lis-tu pas dans ses scintillements

• Ces mots si agressifs, ces mots si outrageants :

Force et usurpation ?

Ecoute ! Ecoute la voix de cette jeune Palestinienne

• Qui s'élève au-delà des nues, N'entends-tu pas  
dans son chant envoûtant

Ces mots si doux, ces mots si sacrés :

Liberté, liberté mon amie ?

Regarde ! Regarde la Guinée foulée Et Conakry investie  
par les mercenaires portugais, N'entends-tu pas dans le  
crépitement des mitraillettes Ces mots si doux, ces mots  
sacrés :

Atteinte et violation ?

Regarde ! Regarde l'Algérien révolutionnaire  
L'Algérien solidaire, ami et frère De tout peuple  
qui combat pour sa liberté, N'entends-tu pas dans  
ses incantations, N'entends-tu pas dans ses  
exhortations,

• Ces mots si enivrants, ces mots si exaltants :

La Révolution vaincra ?

rabah kerouaz

## QUESTION DE DROIT

Les murs nus de ma prison

**De notre prison**

Hier la porte de ma cellule a griné Et  
un homme est entré Et la lourde grille  
s'est refermée

Janvier

La fureur de la mer nous arrive interminablement

Il y a quelques jours je ne sais combien au juste Cinq  
coups de feu secs Dans le froid sinistre Ont fait fuir les  
oiseaux

Le bout éteint des ciels malades Le  
bout éteint des jours malades Dans  
les yeux de la main Est planté le  
poignard des âges Dans le creux de  
la nuit Les étoiles oscillent

Dangereusement

Ces pieds sanglants qui marchent sur les tombes Ces  
lèvres mortes Ce souffle qui torture la nuit  
Cet oiseau immense qui se détache de la pierre assoiffée-Ce  
liquide indéchiffrable Ce cristal torride Cet homme qui pousse  
au, hasard des temps les astres

*QUESTION DE DROIT*

*Assoiffé qui soulève la coupe de l'innocence Morne  
voyageur dans la nuit bleutée Stupides messieurs qui  
ne trouvent rien à faire Sachez que le soleil se lèvera  
demain*

*QUESTION DE DROIT*

*Chant de la mer  
Chant de la mère  
Femmes enceintes aux bordures des steppes  
Enfants aux yeux morts  
Les solitudes  
Le blé*

*QUESTION DE DROIT*

*Gong profond et douloureux  
Fendant ces yeux vierges*

*QUESTION DE DROIT*

*Terres enceintes seins fertiles  
L'eau de la source est fraîche  
Messieurs, les cyprès se sont inclinés  
Sous la pesante cognée de l'aurore qui se lève*

**fayçal bennoui**

**POURSUITE**

*J'en ai marre d'écrire célibataire, Sur  
tous les papiers civils, Finie cette vie de  
solitaire, D'être seul, individu vil.*

*Me voilà marié, libéré.  
Cette âme sœur qui j'ai rencontrée  
S'en va comme va la vie,  
Je la suis, elle me suit, on se suit.*

*Femme sur les bras, Adieu  
fardeau du célibat.*

**DESTINEE**

*La brise de la mer caresse ton visage, Et moi je  
caresse tes cheveux, Pas à pas nous allons le long  
de ce rivage, Bercés par les flots mélodieux.*

*Nos doigts se sont croisés, Nos regards  
ont fait de même, Que m'importe si c'est  
ma destinée, Mon désir est satisfait : je  
t'aime.*

## LE NOMADE

*Je suis l'instabilité, le nomade,  
Celui qui ne craint ni l'humidité, ni le climat maussade.  
Qu'il neige, qu'il vente, qu'il pleuve,  
Je m'en vais traversant rivières et fleuves.*

*Je suis celui qui par les montagnes voyage, Allant  
gaiement par les plaines et pâturages, Je  
m'endors défiant froid, pluie et soleil, Et l'aube  
annonce mon réveil.*

## AMOURS BLESSEES

*Tu étais partie un soir d'été, Sans même  
me dire adieu, Pourtant toi, toi seule  
j'aimais, Tu étais mon univers, mes  
yeux.*

*A présent, aveugle je suis, Tête basse, âme  
en peine, je m'en vais, De ces endroits si  
chers je m'enfuis, Harcelé par mes amours  
blessées.*

## CHE GUEVARA

*Homme barbu.  
Homme chevelu,  
L'Argentine lui donna naissance, A  
Cuba, il acquit son essence, En  
Bolivie, triste nation, il alla. Il  
s'appelait CHE GUEVARA.  
Est-il mort ?  
Est-il vivant ?  
Perte du corps,  
Esprit transcendant, De ce  
personnage légendaire, Qui fut, pour Castro plus  
qu'un lieutenant. Quel héritage garder  
précieusement ? Son attitude, sa vie révolutionnaire,  
Ce désir de liberté et d'immolation, Que revêt de  
flames et de sang la Révolution.*

## MON REVE

*Mon rêve,*

*Ne se bâtit pas,  
Sur une plage.*

*Mon rêve.*

*Ne s'écrit pas.  
Sur des pages,  
Car bâti sur une plage,  
Il s'écroulerait,  
Ecrit sur des pages,  
Il brûlerait,*

*Mon rêve. Eut*

*réalité,*

*Mon rêve,*

*C'est la joie de vivre, d'aimer,  
J'ai tant souffert, J'ai connu  
l'enfer, j'ai versé des larmes, A  
présent, tu es là mon âme, le  
connaîtrai le bonheur. Algérie  
de mon cœur.*